4ème année— N° 15. LE NUMERO, 10 CENTS. Samedi, 4 novembre 1905

Le Journal de Françoise

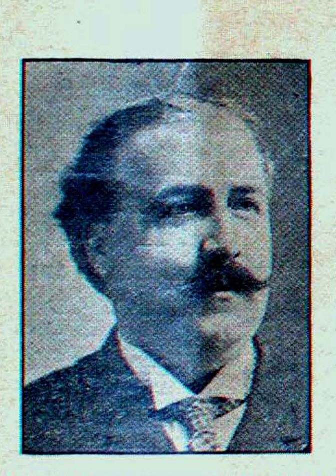
(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ieme samedi de chaque mois

DIRECTRICE : R. BARRY *Dire vrai et faire bien.*

ABONNEMENT	REDACTION et ADMINISTRATION	A L'ETRANGER :
UN AN $2.00	80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.	Un an - - Quinze francs
SIX MOIS - - 1.00	TEL. BELL, MAIN 999	Six mois - - - 7 frs
Strictement payable d'avance.		Strictement payable d'avance.





M. ALEXIS CONTANT

Compositeur du premier Oratorio canadien-français.



... SOMMAIRE ...

Le Cimetière (poésie)..................ADOLPHE POISSON
Pleurons ensemble (poésie)........SERGE RAFFALOVICH
La fête des morts..............................FRANÇOISE
Un beau livre.....................................COLETTE
De l'Enseignement Supérieur pour les Femmes MARIE GERIN-LAJOIE
Frontenac Intime...........................ERNEST MYRAND
Napoléon et le Canada.....................J. MANDEMENT
Belle innovation...FEMINA
En vingt ans Rentier !.....................UN SOCIÉTAIRE
Propos d'étiquette........................LADY ETIQUETTE
Pages des Enfants.........................TANTE NINETTE
Le Mal du Pays..............................M. AIGUEPERSE
Recettes faciles, Conseils utiles, etc., etc.

MADAME

Pour vos petits dîners fins, et vos banquets de famille, ayez de la viande de premier choix. Vous la trouverez chez

Hormisdas A. Giguère

34, 36, 38, 40 Marché Bonsecours

Téléphone Bell, Main 2479, MONTREAL

Edmond Giroux, Jr.

Pharmacien-Chimiste

EDIFICE DU MONUMENT NATIONAL

216 RUE SAINT-LAURENT

Téléphone Main 2628

Spécialité : Ordonnances de médecins.

Fleurs Fraiches !

Reçues tous les jours chez

ED. LAFOND

Le fleuriste des théâtres

1607 rue Sainte-Catherine

Tout ouvrage exécuté à des prix modérés. Tél Bell Est 1140

Montres et Bijoux

Notre assortiment de nouveautés est maintenant complet. Une visite à notre Exposition vous sera avantageuse -:- -:- -:-

N. BEAUDRY & FILS

Bijoutiers Opticiens

212 rue St-Laurent, Montréal

Essayez le polisseur **CANDO** pour argenterie.
Demandez un échantillon. TÉL. BELL MAIN 210

THEATRE FRANÇAIS

Semaine du 6 novembre

Débuts de Mlle Laure Fleur et M. Lucien Patris, positivement, dans le célèbre drame de Sardou

"LA TOSCA"

Le plus grand succès de Sarah Bernhardt, Fanny Davenport et Blanche Walsh.

Grande mise en scène ! Nouveaux costumes !

Matinées : MARDI, JEUDI et SAMEDI

PRIX : Matinées, 10, 15, 25 et 50 cts.
" Soirées, 20, 30, 35 et 50 cts.



Nos Dents sont très belles, naturelles, garanties. Institut Dentaire Franco-Américaine (incorporé), 162 rue Saint-Denis, Montréal.

Librairie Beauchemin

A responsabilité limitée

256 rue ST-PAUL, MONTREAL

LETTRES DU P. DIDON à Mademoiselle V... 27e édition, 1 vol. in-12........ ...	0.88
LETTRE DU P. DIDON à un ami. 1 vol. in-12...	0.88
L'EDUCATION PRESENTE. Discours à la jeunesse par le P. Didon. 1 vol. in-12.	0.88
INDISSOLUBILITE ET DIVORCE. Conférences de Saint-Philippe du Roule, par le P. Didon. 1 vol. in-12...	0.88
LA FOI EN LA DIVINITE DE JESUS. Conférences prêchées à l'église de la Madeleine. Carême de 1892, par le P. Didon. 1 vol. in-12...	0.88
EN TERRE SAINTE, par Mademoiselle Th. V. (Thérèse Vianzone). 1 vol. in-12, illustré ...	0.88
HENRI DIDON, par Jaël de Romano. 1 vol. in 1-2 ...	0.88

Librairie Beauchemin

(A responsabilité limitée)

256 rue St-Paul. - - - - Montréal

NOUS faisons notre salut devant les lectrices du Journal de Françoise. Nous voulons faire leur connaissance, parce que nous voulons leur commande. Toutes voudront des fleurs pour enjoliver leur maisons pour la belle saison de Pâques, et pour envoyer à leurs amies. Rien n'est plus acceptable qu'une boîte de fleurs au matin de Pâques.

Envoyez-nous vos commandes et nous vous garantissons satisfaction.

P. McKenna & Fils

FLEURISTES

2614, Rue Ste-Catherine,
Coin de la Rue Guy.

Terres et Couches chaudes. Côte des Neiges.



SPECIALISTE

BEAUMIER

MEDECIN ET OPTICIEN

A L'INSTITUT D'OPTIQUE

EXAMEN DES YEUX **GRATIS**

1824 STE-CATHERINE

Coin Ave. Hotel-de-Ville, Montréal.

Est le meilleur de Montréal comme fabricant et ajusteur de LUNETTES, LORGNONS, YEUX ARTIFICIELS, etc. Garantis pour bien voir, de loin et de près, et guérison d'Yeux.

Le Terminal et les Chars
Urbains arrêtent à la porte.

AVIS.—Cette annonce rapportée vaut 15 cents par piastre pour tout achat en lunetterie.

Pas d'agents sur le chemin pour notre maison responsable.

MONTREAL MODE

Paraissant le 1er et le 15 de chaque mois

En vente dans tous les dépots et magasins de nouveautés.

Direction et administration :

1714 Ste-Catherine, coin St-Denis.

...MONTREAL...

Tel. Bell. Est 2636.

Patrons sur mesures depuis 15c.

Un Bon Conseil

Ne perdez pas votre temps et votre santé en essayant tous les VIEUX REMEDES. Recourez de suite au SEUL PRODUIT ANTISEPTIQUE dont le succès colossal et sans précédent s'appuie sur des MILLIERS ET DES MILLIERS DE GUERISONS. Prenez les

CAPSULES CRESOBENE

Vous préviendrez ou vous guérirez infailliblement: MAUX DE GORGE, RHUMES, ENROUEMENTS, GRIPPE, INFLUENZA, BRONCHITES, ASTHME, PNEUMONIE, ETC.

Essayez et vous conviendrez qu'il n'existe rien de comparable.

En vente dans toutes les pharmacies, au prix de 50c, le flacon. Envoyées aussi par la malle, sur réception du prix, en s'adressant à M. ARTHUR DECARY, pharmacien, dépositaire général 1688 rue Ste Catherine Montréal.

QUERY FRERES Photographes

1854 Ste-Catherine, Montreal



4ème année— N° 15. LE NUMERO, 10 CENTS. Samedi, 4 novembre 1905

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ieme samedi de chaque mois

DIRECTRICE : R. BARRY

Dire vrai et faire bien.

ABONNEMENT	REDACTION et ADMINISTRATION	A L'ETRANGER :
UN AN — $2.00	80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.	Un an - - - Quinze francs
SIX MOIS - - 1.00	TEL. BELL, MAIN 999	Six mois - - - - 7 frs
Strictement payable d'avance.		Strictement payable d'avance.

Le cimetière

Il est un lieu sacré qu'on nomme cimetière,
Terme de tous nos jours.
Là, dans l'oubli du temps, perdus dans la matière,
Les morts dorment toujours.
Oh! lorsque nous allons dans la sombre demeure
Où reposent ces morts,
Recueillons-nous, songeons à notre dernière heure,
Sans crainte et sans remords !
N'en faisons pas un lieu de simple rêverie;
N'en franchissons le seuil
Qu'avec un souvenir pour celui qui nous crie :
"Pitié" dans son cercueil !
Voix muette pourtant, mais l'étrange silence
Qui plane sur ces lieux
Fait que sans nul effort la prière s'élance
De nos cœurs oublieux !
Après avoir laissé planer notre pensée
Sur tous ces morts couchés
Pleurons! Qui sait combien une larme versée
Peut laver de péchés!
Et songeons que demain ce temple fait d'argile
Et qui contient nos jours
Peut, au souffle de Dieu, comme un vase fragile,
Se briser pour toujours.

ADOLPHE POISSON

Arthabaskaville.

Pleurons ensemble

—:o:—

Pleurons ensemble, voulez-vous,
Car pour nous deux la vie est triste,
Pleurons ensemble, voulez-vous:
Nos pleurs mêlés seront plus doux...

...Quand nous serons, un jour, très vieux,
Nous ne verrons sur notre route,
Quand nous serons, un jour, très vieux
Qu'un ciel obscur et pluvieux !

Et pour charmer le triste ennui
De cet hiver qu'un cœur redoute,
Et pour charmer le triste ennui
D'un soir de vie avant la nuit,

Nous n'aurons rien dans le passé,
Pas un rayon de la jeunesse,
Nous n'aurons rien dans le passé
Pour nous sourire et nous bercer.

Pleurons ensemble, voulez-vous,
Souffrance et peine qui renaissent,
Pleurons ensemble, voulez-vous,
Nos pleurs mêlés seront plus doux.

SERGE RAFFALOVICH

La fete des morts

Une fête solennelle des morts a toujours existé, et nous pouvons la retracer chez les Gaulois, les Germains, les Italiens, longtemps avant l'avènement du Christianisme, comme elle existe encore de nos jours, chez les Chinois, les Japonais et autres infidèles.

Parce qu'avant d'entrer dans le système religieux des nations, le souvenir des morts est né avec l'homme même et que le cœur de celui-ci répondant à un de ses secrets besoins, éprouve le désir fort et puissant de se rapprocher, un jour au moins, dans l'année, des êtres chers que la mort a consacrés.

Dans l'Eglise primitive, il n'y eut pas de jour spécialement dédié aux morts. Ce n'est que vers le septième siècle que l'on fixa au treize mai, la commémoration des martyrs et de tous ceux qui mouraient dans le Seigneur. C'est au dixième siècle, que fut définitivement fixée par Odilon, abbé de Cluny, l'époque où nous célébrons aujourd'hui cette fête douloureuse de nos trépassés.

La légende raconte "qu'un saint ermite entendit un jour les démons se plaindre que les aumônes des personnes pieuses et les prières des moines, surtout ceux de Cluny, les empêchaient de tourmenter les morts. Le bon ermite écrivit aussitôt à l'abbé de Cluny, qui décréta que le deux novembre serait, dans tous les couvents de l'ordre, consacré à la récitation des prières pour les morts."

Les autres ordres religieux d'alors, les Benédictins, les Chartreux, etc., ne tardèrent pas à suivre l'exemple de Cluny, et au onzième siècle, Rome inscrivit dans le calendrier rituel, le deux novembre, fête des Morts.

Et les siècles s'écoulent, les ans succèdent aux ans, changeant et absorbant toutes choses, mais sur de multiples ruines, le culte des Morts demeure.

Il brave le temps et l'inconstance des hommes. Il est la pierre de touche de l'amour, le seul qui témoigne en faveur de la pérennité de nos tendresses...

C'est la semaine des Morts.

La semaine douloureuse, où les vivants vont retrouver ceux qu'ils pleurent au grand jardin des Trépassés.

C'est la fête des Morts.

La cloche lugubre, à travers le ciel pâle, le crie dans l'air désolé. Les feuilles dancent leur sarabande funèbre autour des tombes et, sur la nature endeuillée, plane une voile de tristesse et de mélancolie.

Silencieusement, la foule se porte au cimetière en un grand pèlerinage. Le flot monte, monte sans cesse, et, là-haut, ceux qui attendent, au fond de leurs fosses, en sont un peu consolés.

Pourtant, vous n'êtes pas oubliés, ô nos Morts bien-aimés. Non, vous ne serez jamais oubliés, vous, que nos bras, rudement dénoués, voudraient étreindre encore...

Vous, qu'on a tant pleurés, que les yeux n'ont plus de larmes, vous, qui gardez dans vos bières étroites quelque chose de notre cœur, quelque chose de notre vie, qui jamais, jamais, ne ressusciteront...

FRANÇOISE.

Un Beau Livre

"Les Chroniques Normandes" de Julie Lavergne

Parmi les chers amis que nous sont les livres, il en est, comme chez les hommes, de plus ou moins, et de diversement bons.

D'aucuns qui nous charment pourtant, nous troublent vaguement, et de l'impression qui nous reste, leurs feuillets clos, nous nous sentons quelque peu mécontents. D'autres ont le secret de nous subjuguer, mais longtemps nos cœurs se ressentent de leur perverse influence, et si nous les aimons, hélas! c'est d'un sentiment mauvais, et en protestant de toute la force du "bon" qu'il y a en nous. D'autres, amis d'un jour,—nous plaisent parce qu'ils brillent, ou qu'ils flattent ou qu'ils distraient, mais l'instant d'après, leur charme est oublié.

Il en est de meilleurs que tous ceux-là, et qui ressemblent à des anges gardiens dont la vigilance bonne nous serait un sûr appui à travers toute la vie. Ils sont doux d'une douceur qui donne la force, bons, d'une bonté qui rend meilleur, beau, d'une beauté reposante et dont le reflet s'immobilise autour de notre cœur pour empêcher les ombres méchantes d'y pénétrer.

C'est un de ces amis précieux, un de ces livres doux, tendres et beaux, que je viens de rencontrer, aux pages duquel je me suis attardée et que je rouvrirai souvent aux jours de la vie moins clémente, comme aux heures de trève bienfaisante et de calme repos.

......Tous ceux qui lisent, chez nous, connaissent maintenant Julie Lavergne, cette Française délicieuse, sœur un peu de la Canadienne aux yeux doux. Son fils aussi pieux qu'ami des lettres, l'a fait revivre pour nous dans un volume où, en racontant sa vie, il parle de son œuvre et dans des correspondances qui la peignent mieux encore. Ces ouvrages, publiés il y a quelques années, ont reçu ici un accueil très bienveillant et justifié du reste par leur excellence et par la manière charmante avec laquelle ils nous ont été présentés.

Voilà que maintenant, M. Joseph Lavergne vient encore de réunir sous le titre général de "Chroniques normandes", trois des plus jolies nouvelles écloses sous la plume exquise de Julie Lavergne.

Ce sont ces chroniques que je viens de lire et qui ont laissé en moi ce parfum bienfaisant et durable des livres qui sont nos vrais amis.

D'où ce parfum émane-t-il? Je ne le saurais dire. Est-ce du style imagé, simple et d'un naturel quasi

"merveilleux"? Peut-être ? De l'émotion qui se dégage du récit, de la vérité que l'on sent envelopper la légende? Peut-être, encore? Cette émotion est si bien dirigée pour être saine constamment, pour ne jamais "faire souffrir".

Peut-être aussi le parfum qui se dégage des œuvres de Julie Lavergne, en général, et de ces "Chroniques normandes" en particulier n'est-il autre que celui qu'exhalait l'âme bonne de l'auteur, âme qu'on sent palpiter dans chaque ligne de ses récits.

La phrase de Madame Lavergne est tellement limpide, tellement vivante est sa narration, qu'il nous vient en la lisant, l'impression d'une source fraîche que l'on verrait couler, que l'on ouïrait chanter et dont le spectacle ne serait jamais monotone, diversifié à l'infini par un jeu savant de rayons et de brises agitant des feuillées.

"La flèche de Caudebec", "le Voyage de M. de Scudéry" et "Aimery de Querceville" sont trois légendes, —la dernière est plutôt un petit roman,—bien différentes de fond, mais racontées avec ce charme profond qui fait que, la lecture finie, on y pense longtemps, des bribes du récit chantant dans notre pensée, lors même que le travail ou la lutte journalière semble l'absorber toute.

En effet, n'est-il pas des lectures parfois agréables dont l'impression est fugitive parce qu'elles ne disent rien à l'âme, et d'autres dont le charme ne s'efface pas parce que le cœur aussi bien que l'esprit en est pénétré.

Ainsi il en est des "Chroniques normandes" de Julie Lavergne, et c'est pourquoi ceux qui aiment la lecture saine, belle et bonne, les liront avec tant de goût.

COLETTE.

L'abondance des matières nous force, cette semaine, à remettre le "Coin de Fanchette" à la prochaine livraison.

De l'Enseignement Superieur pour les Femmes (1)

Ce problème de l'enseignement supérieur pour les femmes se pose devant nous comme une interrogation; tous les pays l'étudient à l'envie ; notre race française au Canada n'y a pas encore prêté attention. Mesdames, ne sommes -- nous pas en ceci les premières intéressées; n'est - ce pas à nous qu'incombe spécialement le devoir de nous en occuper, d'en pénétrer la portée, d'en mesurer les effets et d'en favoriser l'exécution si nous y découvrons une source féconde de développement individuel et social?

Il est bon de nous entendre tout de suite sur ce qui fait le caractère de l'enseignement supérieur. L'enseignement supérieur consiste-t-il à parcourir le cycle complet des connaissances humaines, et une personne qui apprend un peu de tout en est-elle pour cela gratifiée? Ainsi, un collège, un couvent, dont le programme est rempli d'une nomenclature complète des sciences modernes donne-t-il pour cela l'enseignement supérieur? Mais, non, vous le savez bien, mesdames ; il arrive que des maisons d'enseignement secondaire ont exactement le programme universitaire ; quel est donc ce qui les différencie? Dans les premières n'est-ce pas, on ne fait que s'initier à des connaissances que les savants ont bien autrement approfondies; on les effleure, on y jette un coup d'œil superficiel, et tandis que l'humanité a pénétré plus avant dans le sujet que l'on étudie, on en est encore au commencement, à la surface, au début ; et en supposant, dans ces conditions, que l'on manifesterait pour ces sciences des dispositions spéciales et un véritable talent, on ne saurait rien produire de très fructueux et de parfaitement neuf, puisque constamment on serait devancé et distancé par la collectivité humaine; tous nos efforts consisteraient à nous rapprocher du niveau commun, voilà tout ; mais non pas à le devancer, à le diriger, à l'entraîner. C'est - à - dire, qu'individuellement nous pourrions être un prodige peut-être, mais au point de vue social nous n'ajouterions rien au patrimoine commun ; et, ce cas, malheureusement, est trop souvent celui des femmes, lesquelles tout en étant fort bien douées, sont vouées en grand nombre à la médiocrité à cause de l'insuffisance de leur instruction ; ce quia fait porter sur nous le jugement sévère que voici: quand même on retrancherait du monde tout ce que le cerveau de la femme a produit, l'humanité n'en serait pas appauvrie.

L'enseignement élémentaire, nécessaire comme première formation, est donc insuffisant en lui-même pour atteindre au succès ; il n'est que la première étape dans une voie dont l'enseignement supérieur est le terme. Chaque art, chaque science, comporte à sa base un enseignement élémentaire ; puis, c'est en les pénétrant davantage qu'on s'élève insensiblement jusqu'à ce degré maximum, à ce point ascentionnel où il est permis d'inscrire en marge, comme dans un thermomètre gradué : enseignement supérieur.

Cet enseignement, les universités et les conservatoires le donnent, les premiers dans les sciences, les seconds dans les arts. Sans doute, après le stage universitaire beaucoup de choses restent à apprendre, mais le chercheur est alors en état de scruter l'inconnu ; ce n'est plus seulement dans les livres qu'il est censé étudier, mais dans la nature ; ce n'est plus seulement sa mémoire qu'il orne des richesses acquises par

(1) C'est la première fois, croyons-nous, que le sujet de l'"Enseignement Supérieur pour les femmes" est traité au Canada.—Note de la Réd.

ceux qui l'ont devancé, mais c'est son intelligence qui travaille, qui va à la recherche d'un rayon de vérité ; il explore l'inconnu, et s'il est heureux dans ses trouvailles, il rapportera lui aussi à ses frères assis dans les ténèbres un peu de lumière, et il élèvera à son tour d'un degré l'enseignement supérieur pour les générations qui le suivront. C'est ainsi qu'une madame Currie, grâce à une préparation suffisante en chimie, a fait dans un premier effort individuel une decouverte sérieuse qui honore la France et notre sexe tout entier ; placée dans des conditions moins favorables, l'activité cérébrale de cette femme ne s'en serait pas moins exercée, mais son travail eût été moins fructueux ; elle a été plus loin que les autres, parce qu'elle a pris son essor du point où ils s'étaient arrêtés.

On le voit, l'enseignement supérieur est une question d'économie sociale et est intimement liée à la prospérité nationale d'un peuple.

On me dira peut-être que c'est considérer les choses de bien haut qu'en parler ainsi ; mais, cette question de l'enseignement supérieur, ne se pose-t-elle avec ce caractère absolu. Pour la juger, sortons de l'individualité, consentons à étendre notre vue au-delà du cercle borné où nous vivons chacune ; et, en face d'un problème d'ordre général, plaçons non pas notre moi, nécessairement impropre à se confronter avec une telle idée, mais, mettons en regard de cette question la femme, et considérons ensuite les rapports qui doivent exister entre notre sexe et la science ; quelles doivent être nos aspirations, que devons-nous réclamer? Si de la définition de l'enseignement supérieur, nous passons à son objet, nous aiderons peut-être à la solution de ce problème.

Que cherche-t-on dans la science et pourquoi la désire-t-on? On y cherche, n'est-ce pas, l'intelligence des lois naturelles qui conduisent à la vérité et qui éclairent la vie... La science étale à nos yeux ravis la création ; elle nous fait pénétrer dans ce qui est ; elle établit la relation des choses ; en dégage les propriétés; elle donne la vision du monde ; elle engendre l'action. C'est le rayon lumineux qui fait le jour, prélude au réveil, dévoile au laboureur le champ qu'il doit ensemencer et faire fructifier. Savoir ou voir!... mais, ce sont là mêmes choses ; et, des mêmes causes, nous devons attendre les mêmes effets. Quand notre main saisit-elle avec dextérité les objets dont elle a besoin ; quand nos pieds nous portent-ils sûrement vers les biens convoités? N'est-ce pas quand la vue nous les révèle, et, en l'absence de ce sens, que pourrait-on attendre de nos efforts? quelle œuvre peut-on demander à l'aveugle, que peut-il faire pour lui-même, pour les siens, pour ceux qui souffrent, pour ceux dont il entend les plaintes et les gémissements? Mais ouvrez donc ses yeux, à ce pauvre malheureux, et il entrera dans la vie active et féconde!...

Je sais que la science n'est pas la morale ; et qu'être maître du monde, commander à la matière, ce n'est pas nécessairement en user selon les desseins de Dieu, mais la faute d'omission des vierges folles qui n'entretinrent pas d'huile dans la lampe fut cause qu'elles ne virent pas l'époux quand il passa.

Vous le voyez, mesdames, je tire pour nous un devoir rigoureux de la question qui nous occupe. Nous sommes en face d'un problème d'ordre supérieur dont la solution dans un sens ou dans l'autre retardera ou accélèrera notre développement, et nous fera réaliser plus ou moins pleinement notre destinée.

A ceux chez qui la nouveauté du sujet, les préjugés, une longue routine laisse encore subsister quelques doutes sur l'opportunité de l'enseignement supérieur pour les femmes, je voudrais être capable d'offrir un axiome sur lequel ils pussent vérifier l'exactitude de leurs objections; car toute idée saine doit être susceptible d'une démonstration qui la rattache à une vérité immuable. Cet axiôme, le premier qui se pose à la base des études morales, ne pourrait-on pas le formuler ainsi: une seule humanité sous une seule loi indépendamment d'ailleurs des variétés de sexe et d'individus qu'elle produit.

Cette vérité n'est pas neuve, me direz-vous peut-être ; c'est vrai, il y a vingt siècles un enfant de Galilée la proclamait et affirmait par là, la parité de nature entre tous les hommes, il en faisait la condition de la restauration sociale ; depuis, tous l'ont répétée, cette vérité, mais discernons : tous l'ont répétée avec leurs lèvres, mais tous ne l'ont pas encore fait pénétrer dans leur esprit, ils n'en ont pas saturé leur être ; helas! les mieux doués mêmes et les plus inspirés, oseraient-ils soutenir qu'ils en démêlent toutes les applications. Au siècle dernier, on distingue clairement chez des hommes religieux du reste, cette dualité de vues et ce conflit qu'ils entretiennent entre la révélation et la pratique de la vie. Lisons de Maistre en compagnie de Monseigneur Dupanloup. "Quelques-unes des lettres de monsieur de Maistre à ses filles, dit celui-ci, sont un vrai traité sur l'humble destinée des femmes ici-bas et sur les lois somptuaires qui doivent présider à leur éducation et à leur savoir: "Le grand défaut d'une femme dit de Maistre, c'est d'être un homme, et c'est vouloir "être un homme que vouloir être savant... Permis à une femme de ne "pas ignorer que Pékin n'est pas "en Europe, et qu'Alexandre le "Grand ne demanda pas en mariage "une nièce de Louis XIV."

Monsieur de Maistre leur permet encore en fait de science, d'écouter et de comprendre ce que font les hommes, ceci est même leur chef-d'œuvre: "Mais les femmes, dit-il, ne "doivent pas s'adonner à des connaissances qui contrarient leurs "devoirs ; le mérite d'une femme est "de rendre son mari heureux, d'élever ses enfants et de faire des hommes ; dès qu'elle veut émuler "l'homme elle n'est plus qu'un singe ; les femmes n'ont fait aucun "chef-d'œuvre dans aucun genre...

"Du reste, la science est ce qu'il y a "de plus dangereux pour les femmes, "nulle femme ne doit s'occuper de "science sous peine d'être ridicule et "malheureuse ; une coquette est plus "facile à marier qu'une savante. "Mais qu'elles se gardent bien sur-"tout de vouloir élever leur esprit "et d'être entrepreneuses de grandes "choses."

C'est pourtant ce même de Maistre qui écrivait sur les habitants de la Sardaigne : "Aucune race n'est plus "étrangère à tous les sentiments qui "honorent l'humanité. Ils sont lâ-"ches sans obéissance et rebelles "sans courage. Ils ont des études "sans science, une jurisprudence "sans justice, un culte sans religion. "De nos arts, la beauté les offense; "le Sarde est plus sauvage que le "sauvage, car le sauvage ne connaît "pas la lumière et le Sarde le hait. "Il est dépourvu du plus bel attri-"but de l'homme, la "perfectibili-"te". Chez lui chaque profession "fait aujourd'hui ce qu'elle faisait "hier, comme l'hirondelle bâtit son "nid et le castor sa maison... Je "doute beaucoup qu'il soit possible "d'en rien faire."

Si cet auteur n'a pas, à proprement parler, formulé ici de doctrine, cependant ne peut-on pas inférer de ces lignes, que selon lui, si la science et la réflexion sont les éléments indispensables au progrès et la condition de la "perfectibilité" de l'homme ; ces mêmes éléments quand ils atteignent les femmes, produisent des résultats tout différents; ne résulte-t-il pas de cette lecture deux lois de l'évolution humaine : une pour l'homme, l'autre pour la femme. Mais deux lois supposent deux natures différentes, n'y avait-il pas songé?... Que penserait-on aujourd'hui de celui qui enseignerait qu'il existe un double système du monde physique, du développement des organes et de la perception des sens? Que les yeux chez quelques-uns par exemple, perçoivent la lumière quand elle frappe la rétine, les autres quand elle n'y arrive pas ; l'oreille chez quelques-uns entend le son quand il frappe le tympan, les autres quand il n'y arrivent pas ; comme si l'unité de pensée dans la création n'était pas la plus belle attestation qui soit de l'unité de Dieu, de même que la variété illimitée des types qu'elle produit, nous en révèle l'infinité et la fécondité.

Hélas! dans l'ordre moral, que de gens croient encore à une double conception des choses. Selon ceux-là, l'homme arrive à la perception du vrai par l'observation des faits, l'étude, les données scientifiques, le renforcement de ses facultés mentales dont on lui apprend l'art en philosophie. Ces mêmes phénomènes psychiques produisent des résultats tout différents, prétendent-ils sérieusement, quand ils atteignent les femmes : de bienfaisants qu'ils étaient, ils deviennent néfastes et de principes de vie, ils se transforment en éléments morbides et destructeurs. Je vous lirai quelques extraits qui apportent une autorité à ce que j'avance, en même temps qu'ils annoncent l'aurore d'un jour nouveau. Voici un dialogue que Legouvé suppose entre personnes dont l'une, imbue de doctrines vieillies, se déclare contre l'instruction des femmes, tandis que l'autre soutient la thèse contraire:

"—Et savez-vous ce qui adviendra "quand vous aurez réussi à entasser "toutes ces sciences dans la tête des "femmes? C'est que la femme aura "cessé d'exister et qu'il ne restera "plus qu'une pedante.

"L'hôte. — Qu'importe ces exem-"ples. La femme est-elle donc elle-"même aujourd'hui? Songez-vous "d'où elle vient, comment on l'a "élevée cette pauvre émancipée "d'hier? Nos grand'mères ne sa-"vaient pas lire et s'en faisaient "gloire. Les femmes de notre âge "portent encore la trace de la servi-"tude des âges précédents ; ce sont "des parvenues en fait d'instruction. "Mais, quand une fois la liberté de "son souffle puissant aura passé sur "cette race et l'aura régénérée, "quand l'exception d'aujourd'hui "étant devenue la règle de demain, "la science sera le partage de "quelques-unes, l'instruction le par-"tage de toutes ; alors filles et fem-"mes, dépouillant même sans le sa-"voir ces dehors de pédantisme qui "ne sont que des airs d'affranchis "devenus maîtres et marchant libre-"ment dans cette voie nouvelle com-"me dans leur naturel domaine, prê-"teront l'appui de la science à leur "délicatesse et peut-être l'appui de "leur délicatesse à la science.. Il est "un objet d'étude qui se prêterait "merveilleusement au génie fémi-"nin: c'est l'astronomie. Science de "l'infini, elle appartient de droit à "ces prêtresses de l'inconnu comme "les appelaient les Germains. Je "n'oublierai jamais un spectacle "dont j'ai été le témoin. J'assistais "à une leçon d'astronomie donnée à "une jeune fille et à son frère ; pour "la première fois s'ouvraient à leurs "regards le grand livre céleste ; ils "étaient assis tous deux devant leur "maître ; les soleils plus innombra-"bles que les grains de sable de la "mer, les mondes recommençant "par delà les mondes, Dieu sans bor-"nes dans sa puissance comme l'es-"pace dans son étendue, l'infini en "un mot, tel était le tableau que "l'on déroulait devant eux. Le jeune "homme immobile, les yeux fixes, "les sourcils contractés, écoutait et "regardait ardemment... Il voulait "comprendre. La jeune fille, elle, ne "faisait que sentir ; pâle, les nari-"nes agitées, les yeux pleins de lar-"mes, elle se levait malgré elle de "son siège et s'avançait vers son "maître comme attirée par la ter-"reur même, ses paroles semblaient "évoquer devant elle une apparition "pleine d'épouvante et de charme... "Il cherchait Dieu... Elle le voy-"ait!...

"Ainsi se matérialisa devant moi "ce génie particulier de la femme "qui mêle à tout l'inspiration, et le "sentiment, pour qui toute étude "est un degré de plus qui la rappro-"che du ciel.

"Notre hôte s'arrêta après ces "mots, et le comte garda le silence "en homme vaincu sinon convaincu, "et reprit d'une voix railleuse: Ad-"mirable programme, seulement il "offre un léger inconvénient, il tue

"la famille; qui gardera les enfants, "pendant que la mère regardera les "astres? qui gouvernera le ménage "et veillera comme dit Molière à "mon pot, dont j'ai besoin, pendant "que la femme fera des expériences "de chimie? Vos filles savantes se- "ront peut-être des apôtres, pour "parler votre langage, mais des "épouses, des mères... jamais! Il est "vrai que ces devoirs sont bien terre "à terre pour des astronomes.

"Je m'étais tu jusqu'alors pour "laisser parler mon interlocuteur, "mais en entendant cet éternel so- "phisme, sous lequel on accable les "femmes depuis tant de siècles, je "m'écriai malgré moi: "La voilà, "je la reconnais cette vieille tacti- "que qui, comme le dit aussi Moliè- "re, immole sa victime avec un fer "sacré... Définissons donc enfin une "fois pour toutes, ces titres vénérés "dont on fait tant d'instruments de "sujétion... Etre épouse et mère, "est-ce donc seulement commander "un dîner, gouverner des domesti- "ques, veiller au bien-être et à la "santé de tous ; que dis-je, est-ce "seulement aimer, consoler, prier ? "Non, c'est tout cela ; mais c'est "plus encore: c'est guider et élever; "par conséquent, c'est savoir. Sans "savoir, pas de mère qui soit com- "plètement mère ; sans savoir pas "d'épouse qui soit vraiment épouse. "Il ne s'agit pas en découvrant à "l'intelligence féminine les lois de la "nature, de faire de toutes nos fil- "les des astronomes et des physi- "ciennes. Voit-on que les hommes "deviennent des latinistes pour "avoir employé dix ans de leur vie "à l'étude du latin. Il s'agit de trem- "per vigoureusement leur pensée par "une instruction forte pour les pré- "parer à entrer en partage de toutes "les idées de leurs maris, et toutes "les études de leurs enfants.

"Au-dessus de ces titres d'épouse "et de mère, titres transitoires, ac- "cidentels, que la mort suspend, qui "appartiennent aux unes et qui "n'appartiennent pas aux autres, il "est pour les femmes un titre éter- "nel et inaliénable qui domine et "précède tout, c'est celui de créatu- "re humaine : eh bien, comme telle "elle a droit au développement le "plus complet de son esprit et de "son cœur. Loin donc de nous ces "vaines objections tirées de nos lois "d'un jour. C'est au nom de l'éter- "té que vous lui devez la lumière!

Je ne puis résister au désir de ci- ter encore une page admirable, elle est d'Etienne Lamy:

"Or très au-dessus des cris, des ri- "dicules et des extravagances par "lesquelles les échauffées du fémi- "nisme hurlent leurs droits et com- "promettent leur cause, la voix gra- "ve, calme, désintéressée des pen- "seurs s'élève à l'heure présente ; el- "le retentit en Allemagne comme en "Angleterre ; les brises d'Amérique "l'apportent à la France, et la "France la répète au monde ; et par- "tout semblable comme la conscien- "ce des diverses races, elle annonce "que pour la femme des temps nou- "veaux se préparent. Dans sa liber- "té grandie et dans son influence "étendue ces voix célèbrent la répa- "ration d'une longue injustice, l'ex- "ercice légitime d'une force nécessai- "re au monde et l'aurore d'une ci- "vilisation où la femme introduira "peut-être ce qui manque davantage "aux hommes et ce dont les femmes "sont le plus riches: la douceur, la "miséricorde, la pitié, la bonté, les "vertus de l'amour. Or, ces prévi- "sions des sages, qui semblent des "nouveautés hardies, renouvellent la "plus ancienne espérance du monde. "Dans le commencement des socié- "tés, malgré la barbarie qui rédui- "sait la femme à ce rang d'esclave "et de chose, apparut dans la poésie "et dans l'espérance des peuples, la "femme d'où viendrait le salut. Et "dans les mythes grossiers des rê- "ves paganistes s'ébauchaient cette "vision de la vierge mère, de la fai- "blesse et de la pureté devenue fé- "conde et attirant le divin."

Il est certainement humiliant de penser qu'il est encore nécessaire au vingtième siècle, en abordant la question de l'enseignement supérieur pour les femmes d'en établir l'urgen- ce, de consolider et de prouver les prémisses de ce syllogisme :

L'instruction est la condition du développement intellectuel. Or, la femme doit se développer intellec- tuellement. Donc, la femme doit ac- quérir l'instruction.

Après ces considérations d'ordre spéculatif, devenons modernes, soy- ons de notre temps, soyons de notre siècle ; entrons dans le domaine de l'observation, relevons des faits, cherchons où en est aujourd'hui la question de l'instruction des fem- mes, dégageons-en les principaux ef- fets.

(à suivre)

MARIE GERIN-LAJOIE.

L'oratorio Contant

C'est le 12 novembre prochain que sera chanté, au Monument Natio- nal, l'oratorio de M. Contant.

"C'est une œuvre géniale dont on ne saurait dire trop de bien", a-t-il été écrit de la création de M. Con- tant, par un musicien émérite. On ne saurait ajouter rien de plus à un éloge aussi complet, et, il ne nous reste qu'à souhaiter, à notre com- patriote distingué le succès qu'il mérite à tous égards. La première audition de cette œuvre remarqua- ble est placée sous le haut patrona- ge de sir Wilfrid et de Lady Lau- rier, qui, ont tenu à encourager un compositeur canadien ; c'est un bon exemple à donner et nous espérons qu'un grand nombre de Montréalais assisteront à cette représentation. Encourageons surtout ceux de nous qui ont du talent, afin qu'ils puis- sent nous en donner la pleine mesu- re.

" Meprise "

Cette petite comédie de Françoise sera jouée à la salle Karn, le mar- di, 7 novembre prochain.

Des artistes émérites, tels que Mlle Labelle, MM. Saucier, Emiliano Renaud, J.-B. Dubois, sont inscrits au programme.

Sir Wilfrid et Lady Laurier ont promis d'être présents.

FRONTENAC INTIME [1]

1652-1658

D'apres les "Memoires" de Mademoiselle de Montpensier.

Mais n'applaudissons pas l'acteur avant qu'il n'entre en scène, et laissons la Grande Mademoiselle nous raconter, par le menu détail, la désagréable surprise que lui ménagea le premier de l'an 1657 et nous dire quelles tristes étrennes lui échurent en partage ce jour-là.

"Le premier jour de l'an, la comtesse de Fiesque entra dans ma chambre avec un habit magnifique, poudrée et ajustée au dernier point; elle disait : j'ai un grand dessein. Je ne lui demandai point ce que c'était. Le soir, j'étais dans mon cabinet, où je faisais écrire des vers et des chansons dans un livre ; j'allai quérir Madame de Fiesque pour me dire celles qu'elle savait. Je heurtai à la porte de la chambre de Madame de Frontenac ; on fut quelque temps à m'ouvrir, et après on s'excusa sur ce qu'elle avait pris un remède. Madame de Fiesque vint avec moi, puis elle sortit et revint. Elle avait les yeux égarés, beaucoup plus qu'à son ordinaire. Mademoiselle de Vandy qui la regardait lui dit: "Je ne sais ce que vous avez aujourd'hui vous n'êtes pas comme les autres jours." Elle allait et venait. Il y avait dans ma chambre Madame de Thianges, Mademoiselle de Vandy et Segrais (3) qui écrivait avec un conseiller de Dombes. Tout d'un coup elle entra d'une furie terrible et, avec un air évaporé, elle me dit:

"Je viens de recevoir des nouvelles de Paris qui m'obligent d'y aller pour mes affaires, et en même temps on m'en envoie la permission ; dont j'ai la plus grande joie du monde ; je suis enchantée de vous quitter."

Je lui répondis : "Je suis ravie que vous ayez cette liberté, c'est un bon signe pour M. le comte de Fiesque ; et comme je l'aime et l'estime fort, je lui souhaite toutes sortes d'avantages." — Elle me répondit :

"Il y a longtemps que je souhaite sortir d'ici ; je ne savais où aller, sans cela je n'y serais pas demeurée ; je me déplais fort auprès de vous et ne trouve pas que vous m'ayez traitée comme je le méritais." — Je lui dis :

—"Quand vous avez désiré de venir céans, je vous ai fort bien reçue." Elle reprit :

"Cela eût été fort ridicule que vous ne m'eussiez pas bien reçue, moi qui vous ai fait l'honneur de venir ici."

—"Et moi, lui dis-je, je vous en fait beaucoup de vous y recevoir et de vous y garder, vû la conduite que vous avez tenue envers moi : on ne vivrait pas chez une simple dame comme vous avez fait ici qu'elle ne vous eût priée de vous en aller chez vous. La considération de M. Fiesque m'a fait tout souffrir." Elle me dit :

"Vous m'accusez d'avoir été dans les intérêts de Monsieur contre vous; il est vrai ; je vous ai fait tout le mal que j'ai pu et le ferais encore si j'étais à même de recommencer. Je trouve que Monsieur (Gaston d'Orléans) vous a trop bien traitée; et, s'il m'avait crue, il vous aurait fait pis. Monsieur, qui est l'homme le plus discrédité du royaume ne saurait plus se réaccréditer s'il ne vous maltraite. C'est moi qui suis cause qu'on vous a ôté Préfontaine et Nau ; j'ai dit tout ce que j'ai pu contre eux, et je m'en vante. Il me suffit que vous aimiez les gens pour me les faire haïr. Je ferai plus : je dirai à Monsieur qu'il est honteux que des gens qui lui déplaisent soient sur le pavé de Paris, afin qu'il les en fasse chasser. Il n'y a rien qui se puisse faire contre vous que je ne fasse ; et rien ne me fâcherait tant que de savoir que vous ne vous plaignez pas de moi. Je ferai contre vous des manifestes (des cancans) qui courront par toute la ville." Je lui répliquai avec beaucoup de douceur :

"Si vous me déclarez la guerre, vous n'y aurez aucun avantage; tout ce qu'il y a de princes en Europe me sont si proches qu'ils n'abandonneront pas mes intérêts pour les vôtres."

Elle parla encore une heure entière, et de cette force, disant toutes les extravagances qui se peuvent imaginer. A quoi je répondis simplement ce que j'ai dit. A la fin j'eus peur que la longueur de son impertinent discours ne lassât ma patience; et répliquai :

"Avez-vous tout dit? Ce n'est pas pour vous répondre que je vous le demande, mais pour vous envoyer coucher."

Elle me répondit : "J'aurai l'honneur, demain, de prendre congé de vous. Tel fut son adieu."

J'avoue que l'effort que j'avais fait pour maîtriser ma colère me fit un peu de mal et que j'étouffais. Toutes les personnes, témoins de cette scène, demeuraient stupéfaites d'étonnement."

Mais la duchesse de Montpensier n'était pas au bout de ses surprises. A peine la comtesse de Fiesque

(3) Jean Regnault de Segrais (1624-1701) poète français. "Une espèce de savant tourné sur le bel esprit," voilà ce que la Grande Mademoiselle dit de lui dans ses "Mémoires" ; piètre remerciement pour tout le mal qu'il s'était donné en écrivant, sous sa dictée, contre Madame de Frontenac, des pamphlets outrageants, diffamatoires au premier chef.

(1) Voir le "Journal de Françoise" du 21 octobre 1905.

avait-elle quitté l'appartement qu'un messager, au service de la Grande Mademoiselle, vint lui dire "qu'il avait rencontré Frontenac à cinq lieues de Saint-Fargeau, qu'il avait le manteau sur le nez ; qu'il avait mis le pistolet à la main pour se faire moins connaître et qu'il avait jugé de m'en avertir tout aussitôt. Je jugeai à ce récit que c'était lui (Frontenac) qui était dans la chambre de sa femme lorsqu'on m'avait fait attendre, et qu'il voulait se cacher."

Le récit de ce domestique, pour étrange qu'il fût, n'ébahit point la duchesse. Il ne faisait que confirmer l'exactitude d'une confidence que lui avait faite, l'année précédente, la femme d'Apremont, un affidé de la comtesse de Fiesque. "J'ai l'honneur d'être votre sujette, lui avait-elle dit, et suis au désespoir d'avoir épousé un homme qui a tant agi contre votre service ; je tâcherai de le retirer de celui de Madame la comtesse de Fiesque. J'ai cru être obligée de vous avertir de ce que je savais. Vous saurez donc, Mademoiselle, que mon mari a pension de Monsieur votre père ; qu'il écrit et reçoit tous les ordinaires des lettres de Blois, lesquelles il envoie à Madame la comtesse de Fiesque ; que M. de Frontenac le vient voir quasi tous les jours ; qu'il laisse son carosse au bout de la rue et vient le manteau sur le nez ; et quand ils parlent de vous ils disent : "Elle n'est pas où elle pense, on la mettra bien à la raison."

Mademoiselle de Montpensier dut se rappeler le mot-à-mot de cette dernière phrase et l'appliquer exactement à Madame de Frontenac en apprenant, de la bouche de son domestique, encore tout essoufflé de son message (4), la chevauchée nocturne de notre futur gouverneur.

Sitôt pensé, sitôt fait : car l'occasion d'agir vint s'offrir d'elle-même, presque instantanément, et de la façon la plus naturelle du monde. La duchesse venait précisément de quitter le salon du château pour ses appartement particuliers quand, subito, Madame de Frontenac parut. Elle venait, "comme elle avait accoutumé", lorsque Frontenac n'était pas à Saint-Fargeau, coucher dans ma chambre", disent les "Mémoires".

Singulier tempérament que celui de la Grande Mademoiselle. Cette illustre névrosée, qui bravait la mort en plein soleil, avec une crânerie et une témérité sans égales — témoins l'affaire d'Orléans et le combat de la Porte St-Antoine, — avait peur, la nuit, "des ténèbres" et "des morts". Au point, qu'elle gardait de la lumière près de son lit et n'y couchait jamais seule. (5).

—"Que dites-vous de l'extravagance de votre amie, la comtesse de Fiesque?" — Madame de Frontenac me répondit qu'elle était fort mortifiée qu'elle m'eût déplu. Je lui demandai si elle n'avait point de nouvelles de son mari, que l'on m'avait dit qu'il était venu (à Saint-Fargeau). Elle m'assura que non."

Cette réponse n'était qu'un audacieux mensonge. Mieux que personne Madame de Frontenac savait qu'à l'instant même où elle parlait son mari se tenait caché dans le château, au fond d'une chambre connue d'elle seule, attendant que l'orage fut passé, c'est-à-dire que la comtesse de Fiesque eût lancé toutes ses foudres et épuisé, avec sa colère, son répertoire d'injures à l'adresse de Mademoiselle de Montpensier. Et voilà comment, payant d'audace, l'astucieuse "maréchale de camp" venait en l'appartement particulier de la duchesse l'endormir,—au propre comme au figuré, — et le plus longtemps possible, dans une sécurité trompeuse, fausse comme son amitié, perfide comme elle.

Mais la cause de la comtesse de Fiesque était désespérée ; fatalement l'impétueuse "camarade" — "mon camarade" comme se plaisait à l'écrire, au sens militaire du mot, la comtesse de Frontenac — l'impétueuse camarade devait envelopper ses deux complices dans sa disgrâce et les entraîner irrésistiblement dans sa chute.

"Quand je m'éveillai, raconte la Grande Mademoiselle dans ses "Mémoires", l'on me dit que Madame de Frontenac était levée depuis longtemps." La "Divine" était allé rejoindre son mari pour combiner avec lui une action commune, un plan quelconque qui les sortit de l'impasse où les avait jetés l'irascible comtesse de Fiesque. Il fallait, de toute nécessité fabriquer une histoire de vraisemblance suffisante à convaincre la duchesse qu'ils n'étaient point partie aux frasques éclatantes de leur alliée. D'autre part, Montpensier connaissait parfaitement les derniers agissements de Frontenac, les allées et venues du beau cavalier sur la route de Blois, bref, ses moin-

(4) Pour l'intelligence du rôle joué par ce domestique, je dois ajouter cette phrase des "Mémoires" ; "J'avais (Montpensier) envoyé un de mes gens au devant de Colombier qui devait revenir de Blois pour lui dire que si Son Altesse Royale trouvait bon que j'y allasse, il ne m'en dit rien lorsqu'il arriverait (à Saint-Fargeau) de peur que cela ne fit changer le dessein que la comtesse de Fiesque avait d'aller à Guerchy." — Les deux actes de cette comédie, c'est-à-dire la prise de bec de Fiesque et Montpensier au château de Saint-Fargeau, et la rencontre fortuite de Frontenac et du domestique sur la grande route de Blois, se jouaient, en même temps, dans la soirée du 1er janvier 1657.

(5) A la mort de la comtesse de Fiesque, mère, Mlle de Montpensier s'enfuit de Saint-Fargeau à Ratilly, où elle s'étourdit à chasser le lièvre. "Je fus cinq ou six jours dans ce désert pour donner le temps d'ouvrir ("embaumer") le corps, l'emporter et aérer la chambre. Je crains l'odeur des morts dans une maison, et j'ai grand'peine à y coucher quand il y en a."

Elle écrivait cela en 1653. Quatorze ans plus tard, 1667, la même terreur la possède ; elle refuse de coucher dans la chambre où était mort l'évêque de Tournay — "Au sortir de table je m'en allai coucher ; je ne voulus pas le faire que je ne fusse éclaircie de la chambre dans laquelle était mort l'évêque, parce que l'on m'avait logée à l'évêché où il venait de mourir. Une vieille servante me montra la chambre ; je fis tendre mon lit dans une autre bien éloignée de celle-là. Naturellement je crains les morts et n'ose pas approcher de l'endroit où ils sont trépassés."

dres faits et gestes de la nuit précédente. Par surcroît de déveine et d'embarras Frontenac ignorait — et sa femme comme lui — qu'il avait été rencontré et reconnu par le messager de la duchesse, lequel, rebroussant chemin au plus vite, était accouru à Saint-Fargeau rapporter l'aventure avec force détails, aussi intéressants que précis. Aussi, Frontenac, se croyant libre d'imaginer à sa guise, se perdit sans retour en voulant s'excuser auprès de son hôte.

"Comme je me coiffais, écrit Mademoiselle, Frontenac entra dans ma chambre, comme un homme condamné à mort. Jamais je n'ai rien vu de si affligé, et cependant il faisait le résolu. Il me dit qu'il avait appris de Madame de Sully le dessein qu'avait la comtesse de Fiesque de s'en aller ; qu'il en avait été fort surpris ; que Madame de Sully l'avait envoyé pour l'empêcher de faire ce qu'elle avait fait ; que par malheur il était venu trop tard ; qu'il s'était perdu la nuit dans les bois, et qu'il n'était arrivé qu'à cinq heures du matin. Je savais qu'il mentait ; outre ce que j'avais appris de l'heure exacte de sa rencontre en chemin, on l'avait vu entrer à dix heures du soir au château et en sortir à deux heures après minuit."

La duchesse se garda bien de lui dire ce qu'elle savait, soit qu'elle le méprisait trop pour cela, soit qu'elle préféra le laisser s'enferrer davantage à mesure qu'il parlait. Il était difficile en effet de se mieux trahir et livrer à l'ennemi. Le petit discours de Frontenac n'était qu'un tissu de faussetés. Reliez-le, et vous y compterez autant de mensonges que de membres de phrase ; mensonges grossiers autant qu'audacieux, qui ne faisaient pas même honneur à l'imagination de ce roué, fort habile d'ordinaire à se retrouver. Mais, cette fois-ci, l'acrobate était trop acculé au mur, l'espace lui manquait pour prendre son élan, et risquer le saut périlleux.

Madame de Frontenac se garda bien d'accompagner son mari chez la duchesse. Elle ne descendit point de sa chambre et dîna avec la comtesse de Fiesque. Celle-ci pria Mademoiselle de Vandy de demander à la Grande Mademoiselle si elle aurait pour agréable qu'elle vint prendre congé d'elle.

"J'hésitai à lui donner cette permission, nous raconte Montpensier; je craignais qu'elle ne me dit autant de sottises que la veille, et ne me fiant pas à ma patience, je ne voulais pas m'exposer. Mademoiselle de Vandy m'assura qu'elle serait sage ; sur cette garantie je lui permis de me voir.

(à continuer)

ERNEST MYRAND.

Québec, 31 octobre 1905.

Napoleon et le Canada

A propos du grand drame de "Napoléon" joué la semaine dernière, au Théâtre Français, M. Mandement, artiste dramatique et écrivain, en fouillant dans le Mémorial de Las Cases, a trouvé qu'à deux ou trois reprises, le Grand Empereur, dont la figure est si populaire parmi nous, avait parlé du Canada. A titre de curiosité, nous reproduisons ces pages dans le "Journal de Françoise" :

"Mon code, disait Napoléon, est l'ancre de salut qui sauvera la France." Et les peuples d'Europe pensèrent comme lui et adoptèrent son code... comme le Canada.

Mais il est un autre fait moins connu, quoique rigoureusement historique, qui rapproche plus encore Napoléon de notre histoire canadienne. N'est-ce pas, en effet, surprenant de lire dans le "Mémorial de Sainte-Hélène", dicté par l'Empereur au comte de Las Cases, la preuve absolue que, par deux fois, après l'abdication de Fontainebleau, comme après Waterloo, Napoléon pensa à gagner l'Amérique et à venir au Canada?

(Mémorial de Ste-Hélène, dimanche, 26 mai, 1815.) Extrait :

"L'Empereur m'a fait appeler vers deux heures. Nous avons parcouru quelques journaux. Les journaux nous apprenaient que son frère Joseph avait acheté de grandes propriétés au nord de l'Etat de New-York, sur le fleuve St-Laurent, et qu'un grand nombre de Français se groupaient autour de lui de manière à fonder bientôt un établissement... L'Empereur disait que cet établissement devait devenir bientôt un attrait naturel pour la population du Canada déjà française, et compter, en peu de temps, une réunion d'hommes très forts dans tous les genres. S'ils remplissaient leurs devoirs, ajoutait-il, il sortirait de là, d'excellents esprits, des réputations victorieuses du système qui triomphe aujourd'hui en Europe... L'Empereur avait déjà eu à l'île d'Elbe quelque idée semblable.

. . . .

Si l'Empereur eut gagné l'Amérique, il comptait, disait-il, appeler à lui tous ses proches. Il supposait qu'ils eussent pu réaliser au moins 40 millions. "Ce point serait devenu le noyau d'un rassemblement national, d'une Patrie nouvelle."

Avant un an, les événements de la France, ceux de l'Europe auraient groupé autour de lui cent millions et soixante mille individus, la plupart de ceux-ci ayant propriétés, talents, et instructions. L'Empereur disait qu'il aurait ainsi à réaliser ce rêve, "c'eut été une gloire toute nouvelle..."

Mais l'Empereur se croyait tenu à montrer à l'Europe son entière confiance dans le peuple français...

S'il est à Ste-Hélène, c'est à ce sentiment qu'il le doit ; jamais il ne put se séparer de cette pensée.

(Mémorial de Ste-Hélène, page 118.)

Or, par un de ces hasards curieux à tenter, les chercheurs de suggestion à longue distance, à la date même où Napoléon dictait à Las Cases, dans son jardin de Ste-Hélène, les projets que nous venons de dicter, Louis-Joseph Papineau, député de Montréal, étant président de la Chambre "achetait l'île

Ste-Hélène de Montréal", à l'honorable Chs. W. Grant, baron de Longueuil, et ce, pour le compte du gouvernement.

N'est-ce pas singulier cette coïncidence? Et s'il est permis de croire Hudson Lowe, le trop célèbre geôlier, assurant après la mort de Napoléon, avoir reçu l'ordre de communiquer à l'Empereur sa libération prochaine, qui sait si le jour ne fut pas venu où l'Angleterre, réalisant le vœu de Napoléon, ne lui eut donné, au lieu du rocher infâme de Ste-Hélène, l'île fleurie et plus clémente, la Ste-Helène de Montréal, ainsi baptisée par Champlain qui l'acheta, vers 1619, avec le douaire de sa femme, Hélène Boullé, et dont elle a gardé le prénom.

J. MANDEMENT,
Artiste dramatique.

Belle innovation

Montréal a vu, la semaine dernière, la première conférence de droit usuel à l'usage des femmes et des jeunes filles. Cette conférence faite par un de nos éminents juges, sir Alexandre Lacoste, et présidée par Sa Grandeur Mgr Bruchesi avait donc toute la sanction civile et religieuse qu'on pouvait lui désirer.

"Il importe que la femme connaisse bien les obligations qui lui incombent, a dit le savant légiste au début de sa conférence, car, sans ces connaissances, elle risque de se rendre involontairement complice d'irrégularités et même de fraudes."

C'est bien aussi notre avis, et nous applaudissons de tout cœur à une inauguration aussi pratique, aussi utile que celle qui vient de se faire par la fondation de cours de droit à l'usage des femmes.

Dans une allocution, où Mgr Bruchési, faisant œuvre de bon féministe, a loué l'inauguration de ces cours et reconnu hautement leur nécessité, Sa Grandeur a aussi fait allusion à "la jeune femme charmante et studieuse" qui a été l'âme de cette organisation.

Nous sommes trop heureuse de nous faire l'écho d'un éloge aussi magnifique et de reconnaître dans cette "jeune femme charmante et studieuse", notre collaboratrice dévouée, Mme Marie Gérin-Lajoie. Les femmes de notre pays devront beaucoup à son zèle infatigable, à son énergie ferme, à ses fortes et claires lumières.

Si l'on réfléchit à toutes les difficultés qu'il fallait surmonter dans l'organisation de ces cours de droit, à l'usage des femmes, aux préjugés à combattre, aux volontés contraires à vaincre, on pourra juger du travail qu'il lui a fallu faire, de sa constance dans sa résolution et de toute l'éloquence qu'il lui a fallu déployer en faveur de la cause Soyons-lui donc reconnaissantes de la voie qu'elle nous a ouverte et rendue dorénavant plus facile.

La conférence de samedi prochain sera donnée par M. le juge Mathieu, de la faculté de droit de Laval.

Un public nombreux, composé surtout d'élèves de couvents et d'académies laïques, accompagnées de religieuses et d'institutrices, assistait à ce cours pratique, qui sera donné dorénavant les samedis 28 octobre, 4, 11, 18, et 25 novembre, de deux à trois heures de l'après-midi, à l'Académie Bourgeois, rue Plessis.

Parmi les différentes communautés et académies qui prennent part à ces conférences, mentionnons: les Sœurs de Congrégation, les Sœurs Grises, de Ste-Croix, des Saints Noms de Jésus et Marie, de Ste-Anne, de la Providence, les élèves de l'Académie de Mme Marchand, de Mlles Labelle, Belanger et Viger.

FEMINA.

En vingt ans Rentier !

Je viens de recevoir le "Bulletin" mensuel de la Caisse Nationale d'Economie qui contient les conditions d'un concours, ouvert aux sections et aux bureaux de perception de cette florissante société.

Ce concours est établi dans le but d'augmenter, s'il est possible son capital inaliénable pour le 1er janvier prochain au chiffre de $200,000. Ce beau résultat après sept années d'expérience seulement, est un exemple frappant de ce que peut faire la petite économie.

Au 31 décembre 1899, après une année d'opération, le capital de cette société n'était que de sept mille piastres, l'épargne de 25 cents par mois par quelques milliers de sociétaires a donc augmenté son encaisse au chiffre ci-dessus mentionné. Il n'y a encore qu'un petit nombre de personnes qui connait l'existence et le fonctionnement de la Caisse Nationale d'Economie. A quel montant ce capital serait-il rendu si seulement dix mille nouveaux membres s'étaient inscrits chaque année depuis sa fondation? Je dois dire sans hésitation que son actif serait bien près d'un million de dollars.

Il suffit que le public prenne connaissance des garanties et des avantages exceptionnels qu'offre cette société, principalement aux femmes et aux filles de tout âge, pour réaliser dès maintenant ce qui aurait pu se faire depuis sept ans.

La Caisse Nationale est la seule société qui ouvre ses portes toutes grandes pour l'enrôlement des femmes au même titre que les hommes et ce fait seul doit nous porter à l'étudier et à lui donner l'encouragement qu'elle mérite.

La Caisse Nationale d'Economie est le genre d'épargne que chaque famille devrait s'imposer. Il est très rare de nos jours, chez la jeunesse surtout que l'on réussisse à mettre de côté régulièrement chaque semaine ou chaque mois une somme assez forte pour former en quelques années un capital important pouvant assurer son avenir.

La Caisse Nationale d'Economie comble cette lacune, elle facilite, aux personnes de bonne volonté, le moyen de faire de l'épargne pour elles-mêmes et pour leurs familles.

Et quand ce ne serait, Mesdames, que pour subvenir aux besoins multiples de la toilette, vous auriez encore raison de vous inscrire à la

Caisse et que de soucis vous vous éviteriez, n'est-ce pas? Car si vous retiriez chaque année une rente qui vous permette non seulement d'acquérir des objets de luxe, mais aussi de participer avec votre époux au support de la famille, la satisfaction serait d'autant plus grande que vous vous seriez imposé de légers sacrifices durant quelques années de votre vie pour atteindre ce résultat.

Evitez, Mesdames, à vos enfants, les difficultés que vous rencontrez aujourd'hui, inscrivez-les à la Caisse Nationale d'Economie dès leur bas âge et ils recevront après 20 ans cette rente annuelle et viagère qui fera la force de la nation et conduira saine et sauf à travers les écueils de la vie, la jeune fille ou le jeune homme, dont les parents auront été prévoyants en économisant quelques sous pour leur avenir.

UNE SOCIETAIRE.

La jeune fille que l'homme recherche

Il fut un temps où les intérêts des hommes et ceux des femmes étaient dissemblables: leurs occupations et leurs amusements respectifs différaient absolument. Mais la femme a élargi sa sphère et, de nos jours, la jeune fille qu'un homme recherche est celle qui s'adonne aux sports, qui partage ses enthousiasmes et ses plaisirs. Il aime aussi lui voir fumer une cigarette, pourvu qu'elle fasse usage de celles manufacturées spécialement pour les dames.

Telle est la "Diva" faite de pur tabac égyptien, et mise en paquets de dix avec bout en liège.

L'élégance raffinée de certains chapeaux nous fait demander à celles qui les porte, le nom de leur modiste. Et l'on apprend avec plaisir, que c'est à Mille-Fleurs que ces merveilles sont confectionnées.

Félicitations et bons souhaits à M. Philippe Roy, M.-D. qui vient de fonder à Edmonton, "Le Courrier de l'Ouest". Nous accusons réception du premier numéro du journal qui fait honneur à ses rédacteurs et à leur esprit canadien-français.

Propos d'Etiquette

D.---Peut-on couper la croûte d'un pâté qu'on a dans son assiette avec son couteau ?

R. — On coupe le morceau de pâté qu'on a dans son assiette avec sa fourchette et non avec son couteau. Autant que possible, on se sert d'une fourchette pour tous les mets qui ne sont pas liquides.

D.– Comment mange-t-on des olives?

R. — On prend les olives dans le plat qui les contient avec la fourchette ou la cuillère que l'on y a mis, on les dépose sur son assiette, mais on les prend ensuite avec ses doigts pour les porter à sa bouche.

D.—Je ne puis manger les raisins sans en enlever les grains. Puis-je les déposer sur mon assiette, après avoir avalé la chair ?

R. — Certainement. Les grains de raisins et les petits noyaux sont recueillis discrètement avec les doigts, sur les lèvres et déposés dans son assiette. Mais on ne porte pas à sa bouche les gros noyaux.

CONSEILS UTILES

TACHES DE CAFE SUR DES ETOFFES DE COULEUR TRES DELICATES. — Si les étoffes tachées sont de nuance très délicate, lavez-les avec un jaune d'œuf délayé.

Les étoffes des corsages féminins se trouvent souvent altérées par les effets de la transpiration et paraissent irrémédiablement perdues. Voici, me dit-on, un moyen infaillible de raviver les couleurs foncées ainsi détruites :

Il suffit de préparer dans l'eau une dissolution de sel d'étain et de laver la partie tachée, mais exclusivement à l'aide d'un pinceau, afin d'empêcher ce lavage de gagner le reste de l'étoffe. Une personne qui a fait l'expérience de ce procédé m'assure qu'il réussit admirablement.

RECETTES FACILES

HARICOTS BLANCS A LA CREME. — Mettez dans une casserole des haricots cuits à l'eau, ajoutez un peu d'eau de cuisson, sel et poivre ; faites sauter sur feu doux, liez avec de la bonne crème et servez.

PLUM-PUDDING A LA CREME. — Faites une crème prise à la vanille ; placez-en une couche au fond d'un moule, puis des raisins secs et du cédrat, une couche de gâteaux coupés en tranches minces, une autre couche de crème et alternativement.

Le Palais de la Nouveauté

Le cachemire, l'étamine de laine, et, bientôt le drap d'hiver ont remplacé les frais ajustements de l'été. Mme J. Lamoureux expose un choix très nouveau, très complet de ses modèles pour femmes et jeunes filles. Nous avons vu au Palais de la Nouveauté des costumes de lainage, de forme élégante, délicieusement faits, pour la rue et les courses, puis des toilettes habillées du meilleur goût.

Mme Lamoureux, étant la complaisance même, se met à l'entière disposition de ses clientes et leur fera sur ordre, ou livrera tout faits, les toilettes les plus impeccables, les corsages ajustés et les jupes plates ainsi que les manteaux d'hiver les plus compliqués. Allez seulement visiter cet établissement remarquable.

Mme J. LAMOUREUX,
PALAIS DE LA NOUVEAUTE,
1683 rue Ste-Catherine.

PAGE DES ENFANTS

Causerie

Vous n'aviez jamais l'idée, n'est-ce pas, chers neveux et nièces, que les volcans dont l'action est toujours si funeste puissent être à la nature entière, d'une première nécessité? C'est cependant bien le cas. Eaux minérales, sources thermales, stations balnéaires tout cela provient des volcans. Dieu a voulu nous montrer par là qu'il n'a rien fait d'inutile, et qu'à côté des convulsions de la terre produites par le nombre de feux souterrains qu'elle renferme, il mettait toujours la compensation à ces maux inévitables. Ainsi le feu qui brûle à la base de ces montagnes enflammées n'est pas un foyer inutile ; c'est une forge sans cesse en travail et qui fait plus d'ouvrage que les feux les plus ardents que vous puissiez imaginer.

D'abord, il s'agit de vous expliquer ce que c'est qu'un volcan. Lorsque fume la cheminée d'une de ces monstrueuses puissances, on dit que le volcan fonctionne normalement, mais si le tuyau de dégagement se trouve obstrué par des amas calcaires, que les gaz intérieurs ne peuvent s'échapper au dehors par le canal ordinaire, il arrive alors ce qui arriverait à nos poêles dans le même cas: une explosion. La pression devient trop forte pour la croûte mince de la terre, et l'eau qui se trouve à l'intérieur jaillit avec fracas des montagnes en ébullition, charroyant avec elle des masses de métaux précieux en fusion qu'on recueille ensuite et avec lesquels on fabrique ces joyaux précieux que nous admirons aujourd'hui. Oui, petits amis, les bijoux dont se parent vos mamans proviennent des éruptions volcaniques: les diamants, les rubis, les saphirs, les émeraudes, les topazes, l'or, l'argent, le plomb, le zinc, le fer, le cuivre, etc., et tous les métaux connus ou ceux encore qu'il nous reste à connaître.

Ces bienfaits des volcans, les savants les ont depuis longtemps reconnus et les poètes les avaient pressentis. Ce sont eux qui ont inventé la fable des Cyclopes, ouvriers du dieu du feu, Vulcain.

"Les Cyclopes se hâtent de forger les foudres de Jupiter, écrivait Virgile, poète grec illustre, qui mourut 19 ans avant Jésus-Christ ; les uns avec d'énormes soufflets, faits de la peau des taureaux, attirent et repoussent l'air qui excite le feu ; les autres plongent dans l'eau l'airain frémissant ; l'Etna gémit sous le poids des enclumes. Ils soulèvent avec de grands efforts et laissent retomber leurs bras en cadence, et retournent le fer avec de mordantes tenailles."

Cette période d'activité, de production abondante des volcans ne peut pas toujours durer, c'est ce qu'on appelle alors le chômage, mais même là, il y a des degrés divers. Certains volcans ont une activité modérée mais ils travaillent tout de même. Par les fissures de leurs rochers s'écoulent des eaux chaudes ou bouillantes que les malades ou les rhumatisants trouvent appropriés à leurs maux. Ces sources se rencontrent même dans notre Amérique, et sont le produit de quelques volcans souterrains qui, espérons-le, se tiendront toujours à l'état latent.

C'est encore aux volcans que nous devons le relief du sol, et par suite la beauté de la terre. Ainsi, vous voyez, chers enfants, ce que nous devons à ces lacs de feux souterrains, sur lesquels est assise notre planète. On en est même venu à se demander ce que l'on ferait si ces puissances destructrices d'un sens, et génératrices de l'autre, n'existaient pas. Tant il est vrai que Dieu a mis à côté de la souffrance, le palliatif nécessaire à son soulagement, afin de nous enseigner que des plus infimes choses aux plus colossales créées par lui, il ne s'en trouve aucune qui n'aît pas son usage particulier, bienfaisant ou rémunérateur.

TANTE NINETTE.

Réponse à Jeux d'Esprit

La charade insérée dans ce numéro est une erreur échappée à ma surveillance. Que mes neveux et nièces veulent bien n'en pas tenir compte. Par suite de quelques mots oubliés ou changés, la devinette s'est trouvée n'avoir aucun sens. Je n'en suis pas moins reconnaissante à mes gentils correspondants du travail qu'ils se sont imposé pour en trouver la solution.

Jeux d'esprit

CHARADE AMUSANTE

Quel est le crime permis par la loi?

PROVERBES

Expliquez le sens des proverbes suivants:

D'un sac à charbon, il ne saurait sortir blanche farine.

Coup d'épée dans l'eau.

Contentement passe richesse.

Le chat absent, les souris dansent.

REPONSES A JEUX D'ESPRIT DU N° 14

HISTOIRE DE FRANCE

Nommez quelques-uns des grands hommes du règne de Louis XIV?

Rép. — Colbert et Louvois, ministres des finances et de l'armée ; Turenne, Condé, Maréchal de Luxembourg, Créqui, généraux ; amiraux, Duquesne, Forbin-Janson et Duguay-Trouin ; Bossuet, Bourdaloue,

PAGE DES ENFANTS

Massillon, Fénélon, orateurs sacrés; Corneille et Racine, poètes dramatiques ; Molière éleva la comédie à une hauteur jamais atteinte. Lafontaine, Boileau, LaBruyère et Pascal, savants et littérateurs ; LeNôtre, célèbre dessinateur.

Ont répondu :

Hilaire R. St-Ours, H. Gonzalve Désortie, Achille, Suzon L'Heureux, Amateur, Montréal.

Alfred St-Amour, Cousin Antoine, Alphonse Bernard, Juliette, G. Rodolphe Boutet, Adrien St-Jean, Joséphine L., Québec.

CHARADES POUR RIRE

Petit ou grand, j'ai toujours la longueur d'un pied.

Quelles sont les dépenses les moins coûteuses?

Rép. — 1. Bottine ; 2. Les dépenses de paroles.

Ont répondu :

Jos. Mercier, Achille Lauzier, Musicien, Cousine Rose, Lucienne Dagenais, Feuille d'Automne, Jeanne d'Arc, Cousine Alice, Jérôme Désortie.

HISTOIRE DU CANADA

Dites quelques mots de la bataille de Châteauguay. Quel en fut le héros et le nombre de ses soldats.

Le colonel de Salaberry, à la tête de 300 Canadiens livra bataille aux Américains à Châteauguay, et remporta une victoire signalée, le 26 octobre 1813.

Ont répondu :

Marie-Antoinette Gosselin, Chicoutimi ; Lucienne Dagenais, Feuille d'Automne, Jeanne d'Arc, Cousine Alice, Joseph Laurier, Yvonne Deslauriers, Joseph St-Onge, Corinnette, Trois-Rivières.

Variétés

Le Tsar est certainement l'homme le plus riche du monde. Officiellement il jouit de cinquante millions de revenu annuel. En réalité, il ne s'agit que d'une partie de ses ressources.

Un haut fonctionnaire russe avouait qu'en totalisant les ressources annuelles de son maître, on arrivait aisément à une somme de 250,000,000 de francs.

Si l'on en excepte le shah de Perse, il n'est aucun souverain qui possède des pierres précieuses et des bijoux en aussi grand nombre. Le fameux diamant Orlon n'est que la plus grosse étoile d'une constellation merveilleuse. Lorsque Nicolas II fut couronné, deux princes asiatiques, ses vassaux, l'émir de Buchara et le Khan de Chiwa, voulurent chacun lui envoyer le plus beau cadeau qui fût. Le khan lui fit parvenir, avec des diamants, des émeraudes et des rubis, un collier de perles qui n'a pas son égal dans le monde. On évalue cet ensemble à plus de 12 millions. L'Emir fit un cadeau d'égale valeur au moins. Il y eut encore l'hetman des Cosaques du Don, le prince Swjatopolk Mirski II, qui réussit à se distinguer par la richesse de ses présents.

Ajoutons encore qu'il n'est personne qui reçoive autant de legs que le tzar de toutes les Russies. Il lui en arrive de tous les côtés de son immense empire.

Très simple dans sa mise, le tzar porte en temps ordinaire un complet de 125 francs. Il mange très frugalement, et fume des cigares d'un prix fort abordable.



FEUILLETON

Le Mal du Pays

Par M. AIGUEPERSE.

DEUXIEME PARTIE

II

(Suite)

—J'ai peur que vous ne fassiez un sacrifice, dit-il très bas.

Suzan leva la tête. L'éclat plus vif de ses yeux, la teinte rosée de ses joues révélaient seuls la profonde émotion qui agitait son âme.

—Ami cher, nous sommes brouillés, le sacrifice et moi ; la preuve c'est que, si vous ne vous décidez pas à venir me tenir compagnie pendant cette cure d'air et de repos, je ne me sens pas le courage de demeurer seule avec Rosel dans une campagne isolée. Ainsi, réfléchissez.

Cette fois, il eut un rire joyeux,un vrai rire d'enfant :

—C'est tout réfléchi, dès lors que vous vous montrez si raisonnable. Je n'osais pas vous l'avouer, Suzie, mais je crois que le mal du pays me reprend, et que, de plus, je me surmène un peu trop. Roscob a raison: ces vacances nous seront bonnes à tous trois ; ce ne sera pas, du reste, du temps perdu, puisque, tout en renouvelant ma provision de forces, je pourrai travailler. Je vais écrire à ma mère pour qu'elle loue le châlet des Saules : un joli chalet que des Parisiens ont fait bâtir dans un jour d'emballement. Deux ans plus tard, ils se sont emballés ailleurs, et le chalet est devenu la propriété d'un riche meunier des environs. Vous le meublerez gentiment, et nous y serons fort bien. Oh! que ma mère va être heureuse! Songez donc qu'elle ne connaît ni vous, ni Rosel. Je vais régler ici toutes mes affaires. Quand pensez-vous que nous puissions partir?

Il parlait vite, d'un ton saccadé, une lueur de fièvre dans les yeux, grisé de joie par ce départ, impatient aussi d'en fixer la date. Suzan l'écoutait, le cœur serré, comprenant à cette heure, quel immense sacrifice il avait fait à son amour en quittant l'Auvergne pour Paris. Pouvait-elle se montrer moins généreuse, moins aimante, moins courageuse que lui?...

Elle réfléchit quelques instants puis d'une voix qu'elle s'efforçait de raffermir, elle dit :

—Dans les premiers jours de mai, voulez-vous?

Certes oui, il voulait. Le froid serait encore très vif à la montagne, mais, ainsi qu'à Pennelière, on allumerait de grands feux avec des pommes de pins qui pétillent, étincellent comme un feu d'artifice ; chaudement couverts, ils feraient, chaque jour, tous les trois, une promenade hygiénique : Rosel guetterait l'éclosion des premières violettes et des premiers boutons d'or, tandis qu'ils causeraient le long des sentiers ou à travers les landes. Suzan s'habituerait vite à cette vie libre, saine, au milieu de gens très honnêtes et très simples, dont ils seraient les seigneurs honorés, aimés.

La jeune femme, le front penché sur un travail de broderie, approuvait d'un mot, d'un léger signe de tête ; mais, au fond de l'âme, son angoisse devenait plus grande. Si Jacques éprouvait une telle joie de quitter Paris, quelle peine serait la sienne quand il faudrait y revenir, si, toutefois, il voulait y revenir ! Et alors?

"Alors mieux vaut ne pas chercher à le deviner le "plus tard", pensa enfin Suzan qui sentait chanceler son courage.

Et, chassant les idées sombres, elle dit tout haut, d'un ton gai:

—Je crois, mon ami, qu'après trois ans de mariage, nous allons mener une existence d'amoureux. Le monde va joliment jaser sur notre envolement vers les sommets solitaires.

Jacques eut un geste insouciant.

—Je me moque du monde, pourvu que nous puissions faire du bien et que nous soyons heureux.

Il commençait à être heureux,sans doute, car, à partir de ce jour, Roscob ne vit plus le petit flacon qui l'avait épouvanté ; et si Jacques s'oublia parfois à veiller un peu tard, ce fut pour combiner avec Suzan, des plans multiples d'installation. Le chalet était loué!

III

Droite et raide en ses vêtements de deuil, la mère Orvanne regardait l'horizon. Non pas l'horizon aux lointains indéfinis, merveilleusement beaux sous le soleil de printemps, mais un horizon restreint, partant du point où elle se trouvait, pour aboutir à la vallée de Royat, un horizon qui, pour elle, à cette heure, s'appelait "la grand'route."

Cette grand'route serpente, en montant toujours, parmi les prairies de velours vert, entre les rochers de granit panachés d'ajonc, puis gagne le plateau et court,à travers un mélange de champs et de landes, jusqu'au Mont-Dore, avec des embranchements pour le Puy-de-Dôme et Orcines.

C'est ce dernier embranchement que la mère Orvanne avait choisi comme poste d'observation, car les voyageurs arrivaient le jour même; elle les attendait de minute en minute, et ses yeux perçants, au regard un peu dur, guettait le landau ramenant Jacques, à chaque lacet de la route.

Elle était très changée, très vieillie ; le départ de son fils, la mort de son mari avaient blanchi les cheveux qu'emprisonnait sa coiffe de paysanne. Le matin, elle cultivait son petit jardin qui lui donnait quelques légumes, menait paître sa vache l'après-midi, et allait de temps à autre le soir, tricoter en bavardant chez une voisine.

C'était une vie invariable ; invariable aussi était le sujet de ses pensées et de ses conversations : Jacques !

Certes, elle avait aimé son mari, "son homme", comme elle l'appelait, et elle le regrettait sincèrement ; mais elle aimait, elle regret-

tait plus encore celui qui restait toujours pour elle "le petit."

Jacques, qu'elle talochait souvent dans son enfance, parce qu'elle ne comprenait pas sa nature rêveuse, s'était transformé en idole pour la paysanne, dès ses premiers succès au collège : son fils allait devenir un Monsieur!

Quand Jacques, reçu médecin, fut vraiment devenu "un Monsieur", l'orgueil de la paysanne ne connut plus de bornes ; elle n'eut alors qu'un rêve : voir son fils épouser un riche parti des environs, "une fille du pays"! et vivre avec le jeune ménage, au soleil de sa gloire, de sa fortune et de son bonheur.

Or, le rêve si longtemps caressé s'était envolé comme une bulle de savon. Jacques, un passionné de l'Auvergne, l'avait quittée, peu après son retour! Jacques ne venait plus à Orcines! Jacques s'était installé à Paris! Jacques avait épousé une Parisienne! Oh! cette Parisienne, sans la connaître, la mère Orvanne la haïssait de toute son âme, car c'était elle, l'ensorceleuse, qui était cause de tout. Sans elle, Jacques eût fini par aimer Francine Dourif ; sans elle, Jacques aurait maintenant la clientèle de tous les villages environnants ; sans elle, la mère Orvanne ne vivrait pas seule, "le petit" serait là!

Etrange anomalie! Le ressentiment de la vieille paysanne épargnait Jacques pour retomber tout entier sur la femme qu'il s'était choisi. Jamais elle n'avait voulu la connaître ; jamais elle n'avait fait écrire un mot affectueux pour elle, ni même pour l'enfant, dans les lettres adressées à son fils ; et, maintenant qu'ils arrivaient tous les trois, les battements de son cœur étaient mélangés d'une joie folle à l'idée de retrouver Jacques, et d'une rancune non moins folle contre l'étrangère qui serait entre eux, et... l'emmènerait, lui, le plus vite possible, loin de son pays, de sa mère...

"Ah! si je pouvais "le" garder!" dit-elle entre ses dents.

Soudain, ses joues ridées s'empourprèrent, une flamme passa dans ses yeux. Là-bas, loin encore, en pleine vallée, on voyait un point noir au milieu d'arbres tout blancs, et le point noir se mouvait, avançait...

La mère Orvanne regarda un moment le point noir suivre les nombreux zigzags de la route ; puis, lentement, très digne, elle reprit le chemin du village.

C'étaient eux!...

. . . .

La glace du landau était baissée, et Suzan, le visage fouetté par l'air vif qui venait de la montagne, poussait des exclamations enthousiastes, auxquelles se joignaient les gazouillements de Rosel, assise, "pour mieux voir", sur les genoux de sa mère.

—Maman éze ose! Maman gos cevaux! Maman zons dans eau! Papa! Papa! Gos pain suc!

Et Jacques expliquait que la "neige rose" étaient les fleurs de l'amandier qui s'envolaient à la brise ; les "gros chevaux", des vaches trapues qui ruminaient au milieu de l'herbe nouvelle ; les "pigeons", des oies qui s'ébattaient dans la mare d'une ferme ; et le "pain de sucre", le Puy-de-Dôme qui se dressait vers le ciel dans sa parure d'hiver que le soleil n'avait pas encore fondue.

A Suzan, il nommait les villages échelonnés sur la route, montrait les plus beaux points de vue, les costumes pittoresques du pays, les attelages rustiques, et le changement de végétation à mesure qu'on gagnait les hauteurs.

Elle écoutait... souvent aussi, la tête penchée à la portière, elle disait :

—Ne parlez plus, laissez-moi admirer.

A cette époque, en effet, la vallée était idéale. On sentait le printemps dans l'épanouissement et la floraison des plantes ; les oiseaux le chantaient sur tous les arbres, au milieu de tous les buissons ; et les nombreux ruisseaux de Fontanat emportaient gaiement, le long des rochers, sous les saules, à travers les prairies, les derniers glaçons d'hiver. Avec cela, un grand calme, des parfums d'herbes fraîches, de merveilleuses échappées sur la montagne ou la plaine à chaque tournant du chemin.

—Eh bien, Suzan?

—Eh bien, Jacques, je ne croyais pas que l'Auvergne fût si belle. Certains endroits sont, je pense, des recoins du ciel.

Il sourit et, par-dessus la tête blonde de Rosel, alla chercher la petite main de sa femme.

—Vous ne pouvez savoir à quel point vous me rendez heureux. Répétez-moi encore que vous ne regrettez pas Paris.

Les grands yeux noirs de Suzan se fixèrent sur le visage déjà transfiguré de Jacques.

—Non, mon ami, dit-elle, très sincère, je ne regrette pas Paris.

. . . .

Un dernier tournant... Sous un coup de fouet, les chevaux perdent leur allure nonchalante et se mettent à trotter. Les prairies veloutées et ombreuses ont disparu pour faire placefaire place aux landes immenses ; l'air est encore vif ; toute la chaîne des "Puys" se détache nettement sur le ciel ; très nettement aussi la flèche hardie d'un clocher s'élance au milieu des arbres.

Jacques le désigne à sa femme :

—Orcines!

Sa voix vibre d'émotion, son cœur bat à grands coups, il se sent presque aussi faible que la toute petite qui vient de quitter les genoux de sa mère pour se blottir dans ses bras d'un geste caressant.

"Orcines"!... Suzan ne voit plus que ce village isolé ; et, soudain, à son angoisse secrète de vivre là, durant de longs mois, se joint la crainte irraisonnée, mais très réelle, de connaître la mère de son mari: cette "mère Orvanne", dont, malgré tout ce qu'à pu lui dire Jacques, elle sent la malveillance profonde.

—Qu'avez-vous, Suzan? Il n'y a plus de flamme dans vos yeux...

—Je pense à votre mère, mon ami ; nous allons nous voir pour la première fois.

Il se met à rire, bien qu'une légère inquiétude agite aussi son âme.

—Ma mère va être sans doute assez intimidée de se trouver en présence d'une belle dame comme vous; mais vous serez très bonne, comme toujours, ma Suzan, et la glace fondra vite. Ne faites pas attention, je vous le répète, aux dehors brusques: cette rude écorce cache un cœur d'or. Ma mère a bien aimé mon pauvre père, et elle m'aime follement, dirai-je. Votre amour pour moi, en plus de votre grâce, la prendra toute. (à suivre)

Assurance de la Femme

Naus ne cessons de répéter que la femme doit s'assurer plus encore en Amérique que partout ailleurs.

Nous sommes fiers de constater que dans notre pays, la femme ne reste pas inactive, et prend sa large part du soin d'entretenir la famille. Nos jeunes filles peuvent vivre de leur travail, de la façon la plus honorable. Pourquoi ne pas songer un peu plus à la terrible, mais, hélas, bien réelle perspective de la mort? Pourquoi ne pas chercher à atténuer dans la mesure du possible les conséquences d'une disparition peut-être prochaine? Vous toutes qui lisez ces lignes, Mesdames, n'attendez pas à demain pour mettre à exécution un projet aussi sage, assurez-vous de suite, venez consulter aujourd'hui même la Sauvegarde, ou écrivez-lui pour avoir des renseignements.

Nous avons plusieurs combinaisons avantageuses à vous offrir, et toujours proportionnées à votre position et à vos besoins.

Nous sommes à votre disposition, 7 Place d'Armes. Tél. Main 4033.

Synopsis des Règlements concernant les Homesteads du Nord-Ouest Canadien

TOUTE section paire des terres fédérales dans les provinces du Manitoba ou du Nord-Ouest, sauf 8 et 26, non réservée, peut être inscrite par toute personne qui est l'unique chef d'une famille, ou tout homme âgé de plus de 18 ans, pour l'étendue d'un quart de section de 160 acres, plus ou moins.

L'inscription peut être faite en personne au bureau local des terres pour le district dans lequel la terre est située, ou, si le homesteader le désire, il peut, sur demande au ministre de l'Intérieur, Ottawa, au Commissaire d'immigration, Winnipeg, ou à l'agent local être autorisé à faire faire l'inscription par quelqu'un pour lui.

Le homesteader est obligé de remplir les conditions requises d'après l'un des systèmes ci-dessous :

(1) Une résidence de six mois au moins et la culture de la terre chaque année, pendant trois ans.

(2) Si le père (ou la mère, si le père est décédé) du homesteader réside sur une ferme dans le voisinage de la terre inscrite, la condition de résidence sera remplie si la personne demeure avec le père ou la mère.

(3) Si le colon tient feu et lieu sur la terre possédée par lui dans le voisinage de son homestead, la condition de résidence sera remplie par le fait de sa résidence sur la dite terre.

Un avis de six mois par écrit devra être donné au Commissaire des terres fédérales à Ottawa, de l'intention de demander une patente.

W. W. CORY,
Sous-ministre de l'Intérieur.

N. B. — La publication non autorisée de cette annonce ne sera pas payée.

Avez-vous un bébé ?

Sirop du Dr Coderre

POUR LES ENFANTS

Le plus sûr et le meilleur Sirop Calmant

pour les divers maux de l'Enfance, pour adoucir les gencives et aider la dentition, pour la Diarrhée et la Dyssenterie provenant de la même cause ; pour soulager les Coliques et régler les intestins. Pour calmer les souffrances et amener un sommeil paisible au petit souffrant, il est sans égal.

IL ADOUCIT LES SOUFFRANCES DE L'ENFANCE;

IL EST LE REPOS DES MERES FATIGUÉES.

IL EPARGNE DE PRECIEUSES EXISTENCES

Prix 25 cents. **A vendre partout**

STANTON'S PAIN RELIEF

Pour usage interne et externe
UN REMEDE DE FAMILLE PROMPT et SUR

STANTON'S PAIN RELIEF est sans contredit le remède du jour. Il devrait avoir sa dans toutes les maisons. Les individus et les familles en voyage devraient toujours en avoir.

STANTON'S PAIN RELIEF comme remède interne pour les Coliques, la Diarrhée, les Crampes d'Estomac, la Flatuosité et l'Indigestion, agit promptement, en soulageant immédiatement le patient.

COMME GARGARISME pour le Mal de Gorge il n'a pas d'égal.

STANTON'S PAIN RELIEF comme remède externe pour les Entorses, les Crampes dans les membres, le Lumbago, le mal de Dos, les Douleurs de Poitrine et des Côtés, le Mal de Dents, geur, aucun Touriste dans les campagnes ne devraient se trouver sans une bouteille de ce remè- Son action est prompte et agréable, donnant de l'aise et du bien-être, sans causer aucune irritation.

STANTON'S PAIN RELIEF.—Aucun Voyade sous la main en cas de besoin

A VENDRE PARTOUT. PRIX 25c.

..LES VERS..

Les Pastilles du Dr Coderre pour Les Vers sont le remède en usage le plus agréable et le plus logique pour les vers. Ces Pastilles chassent radicalement les Vers sans causer aucun préjudice ni pendant ni après.

Ce remède à la forme d'une TRES PETITE PASTILLE DE CHOCOLAT, étant considérée comme la forme la meilleure et la plus simple pour l'usage des enfants ; étant petite on l'administre facilement, agréable à l'œil et bonne au goût. Au cas où les enfants refuseraient d'avaler les pastilles, écrasez-les et faites-les prendre en poudre. Les instructions complètes pour enfants et adultes sont contenues avec chaque paquet.

DEMANDEZ LES PASTILLES DU DR. CODERRE POUR LES VERS

Assurez-vous que ce sont les véritables, chaque paquet porte sa signature et son portrait.

Prix, 25c. la boîte, ou par la malle sur réception du montant.

THE WINGATE CHEMICAL CO., LTD, Montréal, Can



Le Temps est arrivé

de penser à vos achats de

MEUBLES, etc.

Une visite à nos grands magasins vous convaincra certainement que nous avons le plus beau choix de

Meubles, Lits en Fer et en Cuivre, Literie,

Tapis Turcs, Rideaux, etc.,

et que tout en vous offrant les dernières nouveautés, nous maintenons les prix au plus bas.

Renaud, King & Patterson

COIN STE-CATHERINE ET GUY

Les Cigarettes égyptiennes

DIVA



En vente partout

MONUMENT NATIONAL

Dimanche soir, le 12 novembre 1905

A 8.15 HEURES

Premier oratorio canadien-français.

"Cain"

par le professeur Alexis Contant

SOUS LE HAUT PATRONAGE DE

Sir Wilfrid et Lady Laurier

Prix des places : $1.50, $1.00, 75c., 50c.

Billets en vente chez Ed. Archambault, 1684-86 Ste-Catherine.